

La compagnie Paul Brisac (*Belmont*)

La genèse (août 1943-juin 1944)

Pendant la guerre, Paul Brisac est ingénieur dans l'usine Merlin Gérin à Grenoble, véritable pépinière de la Résistance dauphinoise. Officier d'artillerie de réserve, il a tenté plusieurs fois de rejoindre Alger par l'Espagne mais sans succès. En août 1943, il est discrètement abordé sur son lieu de travail par un collègue, Georges Longue, qui souhaite avoir son avis sur la Résistance. Arguant qu'il ne souhaitait pas s'engager en politique, il exprima néanmoins ses sentiments antiallemands et souhaitait se rendre disponible pour des actions militaires. Mis en relation avec Bob Tarze, ce dernier lui présenta les premiers contours de projets militaires sans lui préciser qu'il s'agissait du Vercors. Cela consistait à « [...] *bloquer un certain point d'appui et de tenir quelques jours, le temps nécessaire à des troupes aéroportées de débarquer à l'abri des Allemands ; ensuite on se replierait et on laisserait le champ libre*¹ ». Le 31 octobre 1943, il rencontre Alain Le Ray dans la ferme de Samuel Ravalec (*Jacques*), un des pionniers du Vercors, afin d'obtenir des renseignements supplémentaires et ainsi mettre en place la compagnie civile de Grenoble. La confiance entre Brisac est immédiatement établie : les deux hommes se connaissant pour avoir habité dans le même immeuble, rue Marceau à Grenoble.



La formation de compagnies civiles en piémont du massif, à l'image de son pendant drômois, la compagnie Abel dans les environs de Romans-sur-Isère, devait assurer une véritable ceinture de protection. Ainsi le dispositif devait être mobilisable rapidement pour pouvoir assurer la couverture des opérations aériennes.

Si le Vercors dispose de falaises naturelles qui érigent le plateau en forteresse, il n'en demeure pas moins que des faiblesses avaient été décelées lors de l'élaboration du plan *Montagnards* : l'accès par Saint-Nizier était l'objet d'inquiétudes qui allaient se révéler justifiées. La compagnie civile de Grenoble fut ainsi mise en place pour protéger l'accès du plateau en créant un point de défense sur Saint-Nizier.

De retour à Grenoble, Paul Brisac s'enquerra d'organiser sa compagnie. Il recruta principalement dans son usine, à Merlin-Gérin, mais pas directement par son intermédiaire ; ne souhaitant pas trop s'exposer c'est, entre autres, le comptable Guillet et Henri Cocat qui se chargèrent de prendre contact « [...] *sur un terrain connu d'avance*² ». En revanche, de son côté, il s'appuie sur des amis sûrs pour recruter. Le sous-lieutenant d'active André Paccalet, de Saint-Martin-d'Hères, est chargé d'amener un autre contingent à la compagnie ainsi que Gagnaire, le maire de Saint-Martin-le-Vinoux. La jeunesse caractérise la compagnie, certaines recrues ont 16 ans et n'ont pas effectué leur service militaire. Le jeune frère d'André Paccalet,

¹ A.D. Isère, 57J50/1. Témoignages de Paul Brisac recueillis par Suzanne Silvestre le 3 novembre 1964, 6 pages et le 23 juin 1977, 7 pages.

² A.D. Isère, 57J50/1. Témoignages de Paul Brisac recueillis par Suzanne Silvestre le 3 novembre 1964, 6 pages et le 23 juin 1977, 7 pages.

qui prendra part aux combats, a 14 ans. Elle n'appartient à aucun mouvement de Résistance, elle n'entre pas dans les desseins de Franc-Tireur : elle a un caractère strictement militaire et est apolitique.

Selon les plans de Le Ray, cette compagnie devait rester sédentaire et les membres, conserver leur emploi. Il fut prévu qu'un message donnant l'ordre de mobilisation leur soit adressé afin de gagner leur position. Tapis dans l'ombre des falaises de calcaire, à l'automne 1943, la compagnie continue à accueillir des recrues et certains se font rafler lors la manifestation du 11 novembre à Grenoble. Les consignes de sécurité sont pourtant drastiques : sans observer le strict cloisonnement des F.T.P (Francs-Tireurs et Partisans), les personnes ne se connaissent que par petits groupes et Brisac n'hésite pas à quitter son domicile lorsque des personnes sont arrêtées sur le plateau.

Par choix tactiques inhérents à la sédentarisation et à la mise en sommeil de la compagnie qui doit attendre le signal de la mobilisation, les exercices effectués près de Méaudre à partir de mars 1944 sont restreints ; il n'y a pas de tirs à balle réelle pour préserver la discrétion. Seules quelques démonstrations consistant à démonter et à remonter une arme sont réalisées en fonction des disponibilités des membres, souvent le samedi ou le dimanche.

À la veille du débarquement, 150 personnes de la compagnie sont mobilisables et connaissent les positions à tenir.

La mobilisation

Le 9 juin 1944 au matin, François Huet (*Hervieux*) donne l'ordre à la compagnie de prendre position. Mais c'est dans un ordre dispersé que les membres se rendirent sur le plateau. Dès l'annonce du débarquement, quelques membres s'étaient déjà rendus sur le plateau, aux Fenêts, leur lieu d'entraînement. De son côté, Henri Cocat de Merin Gérin alerta immédiatement les « Merger » : selon les ordres d' *Hervieux*, les cars Huillier les attendent au-dessus de Sassenage à 15 h pour les prendre en charge et ainsi gagner les hauteurs. Enfin le sous-lieutenant Paccalet, qui après un détour par Pont-de-Claix et les Pas en raison des supposés contrôles allemands sur les ponts du Drac qui mènent au Vercors, se trouva enfin sur lesdites positions avec deux jours de retard.

Les premiers arrivants, soit environ 50 hommes, sont hébergés à la ferme de La Croix-Lichou entre Lans et Saint-Nizier le 9 juin 1944 au soir. L'accueil est chaleureux, mais ils n'ont pas d'armes. E. Chavant (*Clément*) qui leur rend visite, s'étonne, pensant qu'ils avaient constitué une réserve dans la vallée. Ils sont alors pourvus de fusils anglais, de nombreuses grenades et de mitraillettes et les contacts sont établis avec le P.C. d' *Hervieux*. Brisac demande aussitôt un délai supplémentaire pour prendre en main les lieux prévus en raison du retard du sous-lieutenant Paccalet.

L'engagement, le combat de Saint-Nizier, la suite des combats

F. Huet (*Hervieux*) attend des « [...] événements graves³ ». Il maintient les plans initiaux. Le village de Saint-Nizier et ses hameaux sont alors investis par la compagnie le 10 juin à 15 heures. La jonction avec la compagnie de Jean Prévost (*Goderville*), forte de 60 hommes, est réalisée et de nombreux volontaires sont incorporés. Le drapeau français flotte sur les Trois Pucelles.

Le 13 juin 1944, les Allemands passent à l'offensive. Les compagnies Brisac et Goderville réussirent à repousser l'assaut, même si pour Paul Brisac, cette opération consistait à sonder l'état des troupes. Dans l'après-midi, la section du 6^e B.C.A., conduite par Chabal, allait donner un appui décisif aux effectifs déjà engagés. Le 15 juin, les Allemands reprennent l'offensive tout en étant supérieurement armés et avec un contingent plus important. La compagnie est débordée et doit se retirer à l'intérieur du plateau.

À partir du 15 juin, l'axe Lans-en-Vercors / Villard-de-Lans devient un *no man's land*, la compagnie Brisac est alors chargée de mettre en place une autre ligne de défense pour tenir la vallée d'Autrans-Méaudre. Les hommes installent plusieurs points d'appui : un situé à la carrière « Converso » sur la route qui mène de Lans-en-Vercors au col de La Croix-Perrin, au col en lui-même, et une mitrailleuse est installée aux Jarrands, à l'entrée des gorges de La Bourne. Des tours de garde sont organisés, les troupes au repos reprennent l'entraînement et le maniement des armes. Le 16 juillet, ils participent au terrassement du terrain de Vassieux. Des reconnaissances sont effectuées en direction de Saint-Nizier pour observer les positions allemandes. Les informations qui proviennent des nombreux canaux de renseignement annoncent le démarrage imminent d'opérations de l'armée allemande.

Le 21 juillet, des avions de chasse allemands accompagnent les planeurs chargés de troupes sur le terrain de Vassieux. En parallèle, une colonne allemande forte de plusieurs centaines d'hommes atteint Saint-Nizier pour investir le plateau. Une partie des troupes occupe peu à peu tous les hameaux de Lans à Villard, tandis que l'autre tente de s'emparer des crêtes de La Molière, au-dessus d'Engins et du col de La Croix-Perrin qui mène à Autrans et Méaudre. Elle se trouve confrontée aux postes de surveillance de la compagnie, renforcée au préalable par des hommes des camps établis dès la fin de l'hiver 1943 et par le groupe « Noël » de la compagnie Bordenave (*Dufau*). Mais, sous la pression et malgré les tentatives de contre-attaque, le Col est sous la coupe allemande dans l'après-midi du 21 juillet. À 17 heures, le bourg d'Autrans est occupé. La compagnie se replia alors sur Haute-Valette, qui domine le pont de La Goule noire qu'on a fait sauter. Le 23 juillet, elle occupe Les Jarrands sans entrer en contact avec les troupes allemandes. Dans la matinée, Huet leur donne l'ordre d'aller soulager le flanc de Chabal, qui se trouve au Belvédère de Valchevrière. Cependant, lors de leur déplacement, un paysan signale qu'une voiture allemande d'état-major est attendue sur la route qui mène à Bois Barbu. Brisac décide alors de tendre une embuscade. Mais seul un convoi de ravitaillement composé de quelques soldats polonais se présente. Après un accrochage léger, la compagnie retourne aux Jarrands et apprend l'ordre de repli.

³ A.D. Isère, 57J50/1. Témoignages de Paul Brisac recueillis par Suzanne Silvestre le 3 novembre 1964, 6 pages et le 23 juin 1977, 7 pages.

La dispersion, la poursuite du combat

La compagnie avait comme consigne, en cas de pression allemande trop forte, de se rendre dans la forêt d'Herbouilly, *via* Valchevrière. L'état allemand changea néanmoins ses plans. S'étant rendue sur le Plateau tardivement, elle ne connaissait pas les autres points de chute prévus, et peu les sentiers. Après un discours visant à remonter le moral des troupes, toutes les sections sont déclarées autonomes. Il est alors conseillé de se fondre dans la végétation en nomadisant, même si les recrues sont libres de quitter le Vercors. Les deux tiers de la compagnie décident de rester sur le Plateau. Ceux qui se rendirent dans les vallées se firent cueillir ou se noyèrent dans l'Isère.

Le 24 juillet, après avoir partagé le reste de nourriture et d'armes, la compagnie se scinde et commence une vie de nomade à travers le Vercors. Les consignes sont alors simples : les sections ne doivent en aucun cas accrocher les Allemands pour éviter les pertes inutiles et les représailles sur la population et, si possible, un homme doit maintenir les relais entre les groupes. La section d'Henri Cocat s'installe au Col du Mont-Noir, au-dessus de Rencurel, pour observer les mouvements des troupes ennemies. C'est au-dessus de Choranche, dans la forêt des Coulmes, au lieu-dit de « La Sarna », qu'une partie de la compagnie décide de s'installer dans un premier temps.

Dès les premiers jours, l'accès à l'eau et le ravitaillement posèrent problème ; de plus, les points d'eau étaient surveillés par les Allemands. Dans les premiers jours, les sections vivent de gruère et de pois chiches avant de pouvoir s'approvisionner auprès des fermes alors que les Allemands imposèrent un ratissage de moins en moins serré.

Quelques accrochages accidentels se produisirent : le 28 juillet, vers le Col de Romeyère, des hommes de la mission « *Paquebot* » et quelques membres de la compagnie prennent à partie un convoi allemand. Le 4 août, une patrouille subit le feu des Allemands, le sous-lieutenant André Paccalet est blessé et soigné à Rencurel par le Docteur Jean Bernard. Après deux semaines d'errance, le contact est rétabli avec Costa de Beauregard (*Durieu*), le 6 août et avec la compagnie Philippe dont le P.C. est à Presles, à quelques kilomètres, le 7. Mais les lieux furent repérés : les Allemands décidèrent d'incendier les fermes et achevèrent les blessés. Brisac échappa de justesse à la mort. Ainsi, vers le 12 août, des éléments de la compagnie Bernard décidèrent de se rendre aux Feneys, au nord d'Autrans, à un endroit bien connu pour leur avoir servi de terrain d'entraînement au tir lors du printemps. Placés en des lieux plus sûrs, ils lancèrent, le 19 août, des opérations d'observation jusqu'à Vinay, dans le Bas-Grésivaudan et au-dessus des marais de Cras. D'après les observateurs, les Allemands étaient en train de délaisser le Vercors et le Dauphiné, et, après une dernière reconnaissance en direction d'Autrans le 21 août, il fut décidé de descendre du Plateau, par Saint-Gervais. La compagnie Brisac ne comptait plus que 40 hommes sur les 150 engagés lors de la bataille de Saint-Nizier.

Auteurs : Julien Guillon et Guy Giraud

Sources

A.D. Isère, 57J50/1. Témoignages de Paul Brisac recueillis par Suzanne Silvestre le 3 novembre 1964, 6 pages et le 23 juin 1977, 7 pages.

DREYFUS (P.), *Histoire de la Résistance en Vercors*, Arthaud, Paris, 1980, 290 pages.